LIBÉRATION
Le 23 mars 2002

THEATRE. *«Bobby Fischer…», cauchemar familial dans la salle de l'Opprimé à Paris.*

Les gens bien peuvent aussi faire mal

Bobby Fischer vit à Pasadena
de Lars Norén, m.s. de Claude Baqué, Théâtre de l'Opprimé, 75012 Paris. Mer-sam 20h, dim 15h. Jusqu'au 7 avril. Tél. 01 43 40 44 44.

A l'intention des amateurs d'échecs, une précision en ouverture: *Bobby Fischer vit à Pasadena* n'est pas une pièce sur le mythique champion américain des années 70. Son nom n'apparaît qu'au détour d'une réplique de Tomas le psychotique, le seul à savoir qui est Bobby Fischer. Les autres ont oublié, ce qui ne les empêche pas d'être cultivés. Lorsque la pièce commence, la famille rentre du théâtre et la conversation tourne naturellement autour du spectacle: *«Oui, tu as raison, mais je trouve qu'il fallait tout de même aller la voir, maintenant qu'elle a de si bonnes critiques…»*
Ce sont les premiers mots, ils sortent de la bouche de Gunnel, la mère. Donc, spectateurs et acteurs, dans un mouvement concomitant, s'installent dans des fauteuils, face à face: les premiers arrivent au théâtre, les seconds en sortent. Il y a des pièces, ça ne s'explique pas, qui vous happent d'entrée. Le miroir que tend le Suédois Lars Norén au début de *Bobby Fischer vit à Pasadena* est du genre diabolique: à peine assis, hop, vous voilà de l'autre côté; en enfer.

Noirceur. Spécialiste du cauchemar familial (veillée funèbre avec urne renversée sur la tête, scènes de ménage croisées, tortures psychologiques en tout genre), héritier direct de Eugene O'Neill et Tennessee Williams, Lars Norén, dans cette pièce qui date de 1990, est au sommet de sa noirceur. Et quand son écriture rencontre un metteur en scène capable de plonger au texte plutôt que de faire des moulinets autour, le résultat est dévastateur. Claude Baqué, qui monte la pièce au Théâtre de l'Opprimé, a le cœur bien accroché, et ses quatre comédiens (Geneviève Esménard, Isabelle Habiague, Alexis Nitzer, Nicolas Struve) encore plus.

Décidément maléfique, la pièce trouve le moyen, dans sa deuxième partie, d'être drôle.

Dans *Bobby Fischer vit à Pasadena,* la mort n'a pas besoin de cendres pour se matérialiser. Cette soirée est la dernière pour Ellen, qui a décidé de mourir le lendemain, jour de l'anniversaire de Jenny, sa petite fille morte cinq ans plus tôt. Elle ne s'est jamais remise de cette épreuve, a sombré dans l'alcool; ses parents ont préféré effacer le drame, allant jusqu'à faire disparaître les photos de l'enfant; tandis que Tomas, le frère, sort à peine d'un long séjour en hôpital psychiatrique. Entre eux quatre, la soirée s'annonce d'autant plus monstrueuse qu'on est entre gens bien élevés, et que les parents, le père sur le mode de la lâcheté, la mère sur celui de l'égoïsme, tentent à tout prix de sauvegarder les apparences.

Hypnotisés. Dans la petite salle de l'Opprimé, les spectateurs, placés tout près des acteurs, se retrouvent au cœur d'une action irrespirable. La lumière est basse, les comédiens jouent tellement juste qu'ils en deviennent irréels, on baigne dans un cauchemar très éloigné de la vulgarité d'un *reality show*. K.O. à l'entracte, on y retourne, comme hypnotisé par les coups. Décidément maléfique, la pièce trouve le moyen, dans sa deuxième partie, d'être drôle. Vous avez dit théâtre à l'estomac? Toute résistance est inutile, Norén est le plus fort ●

RENÉ SOLIS